

La Société de la Grande-Harmonie de Roubaix, désirent s'associer au sentiment patriotique qui se manifeste en ce moment dans la France entière, donnera un concert au bénéfice des blessés de l'armée d'Italie, le dimanche 17 de ce mois.

Ce concert aura lieu dans une vaste prairie située rue d'Inkermann.

Prix d'entrée UN FRANC. Des listes de souscription sont déposées chez M. Brun-Lavaine, vice-président de la Société, et au bureau de ce journal.

Le programme sera publié prochainement. Après le concert, il y aura un FEU D'ARTIFICE.

M. Augustin Dhalluin a trouvé, lundi en traversant la rue Nain, des obligations d'une Compagnie de chemin de fer.

Ces obligations, formant une somme assez importante, peuvent être réclamées à M. le commissaire central de police de Roubaix.

Les processions de l'Octave de la Fête-Dieu ont eu lieu dimanche, dans les deux paroisses, à l'issue de la grand-messe.

Le Te Deum a été chanté à midi, en l'église Saint-Martin; le clergé de la paroisse Notre-Dame y assistait, ainsi qu'un grand nombre de nos concitoyens.

Une chaleur étouffante s'est fait sentir samedi sur tous les points de la France. A Paris, dans la cour du Louvre de Louis XIV, abrité et recevant le plein soleil, le thermomètre marquait même 36 degrés, à tel point que le bitume commençait à entrer en fusion.

Dans la plupart des communes, lorsqu'un incendie a éclaté, on est dans l'usage de distribuer à la charge du budget communal, des boissons et des vivres dont la dépense a atteint, dans certaines circonstances, un chiffre exagéré. Ces distributions sont souvent faites sans contrôle, non-seulement aux personnes qui sont venues du dehors pour porter secours, mais même à de simples curieux. Ces dépenses ne pouvant pas être régulièrement payées avec les deniers communaux, M. le préfet du département du Bas-Rhin, par circulaire du 21 juin, appelle de nouveau l'attention des maires sur ces abus, et les invite à prendre des mesures pour qu'ils ne se renouvellent pas. Afin de maintenir ces distributions dans des limites convenables, les maires devront se concerter avec les officiers de pompiers, et faire surveiller la distribution par un agent municipal qui certifiera les mémoires de dépense.

Il conviendrait, d'ailleurs, que ces dépenses fussent remboursées par les personnes qui auront profité du secours si leur situation le permet, et même en partie par les compagnies qui ont assuré les bâtiments, et qui sont intéressées à ce que de prompts secours arrêtent l'incendie.

Une compagnie anglaise propose en ce moment un traité pour transporter en 10 heures, au lieu de 13, les dépêches de la poste, envoyées de Paris à Londres et vice versa.

Dimanche, à onze heures, le commandant d'Andlau, officier d'ordonnance de l'Empereur, a présenté à S. M. l'Impératrice, aux Tuileries, les drapeaux conquis sur l'ennemi à la bataille de Solferino.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 28 juin au 4 juillet inclus, 15 garçons, 17 filles.

MARIAGES.

Du 28 juin. — Entre Auguste-Joseph Segard, ourdisseur, et Hortense-Désirée D'Heulin, marchande d'œufs.

Du 29. — Entre Louis-François Spel, marchand d'étoffes, et Sophie-Désirée-Joseph Desbarbieux, marchande d'étoffes.

Du 4 juillet. — Entre Auguste-Joseph Potteau, fleur, et Pauline Albertine Craynest, journalière. — Pierre-Léopold Coopman, fleur, et Adèle-Joseph Dansette, journalière.

DÉCÈS.

Du 28 juin. — Pierre Hurnaert, 48 ans, tisserand, célibataire, est décédé dans le canal, canton du Calvaire.

Du 29. — Jean-Baptiste Desrumaux, 68 ans, marchand boucher, époux de Virginie-Joseph Spel, canton du Tilleul.

Du 30. — Victoire-Ursule Cottigny, 59 ans, rentière, célibataire, rue Neuve.

Du 1er juillet. — Eugénie-Marie-Joseph Caby, 50 ans, ménagère, épouse de Isidore Delporte, à la Potennerie.

Du 2. — Jean-Baptiste-Désiré Cochetoux, 47 ans, journalier, célibataire, hôpital. — Bruon-Joseph Thiberghien, 75 ans, journalier, veuf d'Anne-Marie Carrette, Hospice. — Charles-Antoine Sentin, 66 ans, rentier, époux de Jeannette Bureq, rue Saint-Georges. — Thérèse Samoy, 29 ans, journalière, célibataire, hôpital.

Du 3. — Florentin-Joseph Wibaux, 62 ans, sans profession, célibataire, rue de la Fosse-aux-Chènes. — Jean-Benoît Philippe, 75 ans, sous-brigadier des douanes en retraite, veuf de Marie-Rose Gildemestre, rue de Tourneing.

Plus 5 garçons et 11 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

Bibliographie.

NOTICE HISTORIQUE SUR LES ARMOIRIES DE ROUBAIX. PAR M. TH^e LEURIDAN.

« La source des grandes actions est dans les grands souvenirs, » a dit Ozanam, et si les bornes d'un article bibliographique comportaient un tel développement, nous aimerions à en fournir la preuve. Nous rappellerions avec quel soin jaloux les Romains conservaient les images de leurs ancêtres et le souvenir de leurs hauts faits; avec quelle fierté la noblesse féodale couronnait ses donjons de ces vieilles bannières illustrées par cent combats, et comment de nos jours le régiment est plus fier de son drapeau, quand l'ont déchiré les balles et noirci la fumée.

A peine l'homme a-t-il parcouru la moitié de sa carrière qu'il se rappelle avec bonheur ses amis d'école et les jeux de son premier âge, et les sentiers même qu'il a parcourus tout enfant. C'est la communauté des souvenirs qui lui fait au loin considérer comme amis tous ceux de sa province ou de son pays. C'est elle aussi qui, à Rome, à Madrid, élève des églises françaises où nos compatriotes vont prier dans la langue de leurs mères et confondre dans un même sentiment d'amour Dieu et la patrie.

Pourquoi donc renier les souvenirs? Pourquoi la Révolution a-t-elle brisé si violemment tout ce monde d'histoires, de nouvelles, de contes et de chansons, qui rattachaient l'homme des champs au clocher du village; lieu mystérieux, dont la rupture nous a donné ce cosmopolitisme moderne que je ne veux pas calomnier, mais qui certainement a contribué plus qu'on ne pense à répandre l'impiété et l'immoralité jusqu'au fond des moindres hameaux.

Aussi félicitons-nous de bon cœur l'adminis-

tration municipale de vouloir marier les armoiries anciennes avec les modernes, de relier ainsi le présent au passé et d'obliger toutes nos gloires à se donner la main.

Nous remercions en même temps M. Leuridan d'y avoir aidé par de savantes et consciencieuses recherches. Mais surtout nous prenons acte de la promesse qu'il nous fait, dans sa charmante brochure, et nous l'attendons « à nous prouver, » ce que l'on paraît vouloir mettre en doute, « l'ancienneté de Roubaix, par son origine qui se perd au-delà des temps chrétiens, par la chronologie de ses seigneurs qui lui prirent son nom, et dont la noblesse ne le cédait à aucune des plus antiques maisons de Flandre; » par le glorieux éclat de leurs armoiries qu'ils laissèrent en héritage à la cité, après les avoir illustrées sous la bannière des Godefroi de Bouillon, des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne.

Nous l'attendons « à réfuter ce que chacun répète en chœur et sur tous les tons, historiens, administrateurs, habitants, étrangers: » il y a cinquante ans, Roubaix n'était qu'un petit village; à réhabiliter Roubaix par l'histoire de ses institutions communales, au XV^e siècle, de sa corporation manufacturière qui, à peine établie, faisait trembler sur leurs bases les grandes capitales de la Flandre et du Tournaisis; par les fastes de son génie industriel qu'il fallait resserrer et comprimer pour n'en être pas écrasé; à le réhabiliter bientôt, la Providence aidant, par l'histoire de son église Saint-Martin, dont les murs, tant tourmentés, n'ont jamais pu contenir sa population qui allait toujours croissant; par le tableau de cette même population qui surpassait, il y a longtemps déjà, celles de certaines préfectures de nos jours.

Il ajoute: « Certes, ce programme est ardu. Pour nous, qui l'avons pris pour but de notre carrière, qui en avons souvent mesuré l'étendue et la portée, nous ne pouvons le retracer sans nous sentir au cœur une nouvelle ardeur, une nouvelle force pour le remplir. »

Voilà, Monsieur Leuridan, des projets qui vous honorent. Oui, travaillez pour cette noble et généreuse cité de Roubaix qui est notre patrie dans la patrie; placez un souvenir partout où les anciens plaçaient une divinité; dans les champs, par les chemins, au foyer domestique; faites parler devant nous les pierres muettes de la cité; dites-nous surtout par quelles vertus nos pères ont attiré sur leurs fils tant de bénédictions; il sera beau pour vous de nous donner les leçons de quarante générations.

Je n'ai qu'un regret, en parcourant la brochure à propos de laquelle j'écris ces lignes: c'est de voir qu'après notre bibliothécaire, il n'y aura plus rien à glaner dans nos archives. Il a tout vu, sait tout et dit tout ce que peuvent lui permettre de dire une foi éclairée et une charitable discrétion.

En vérité, je ne connais pas d'écrivain plus laborieux et plus consciencieux que lui, et l'administration municipale a été bien inspirée en lui confiant les fonctions qui le remplissent avec autant d'intelligence que de dévouement.

Teinture du coton amorphe.

PAR M. BOLLEY.

J'appelle coton amorphe la fibre de coton qui a été dépouillée de sa structure organique par une dissolution et une précipitation. En même temps que j'entreprenais une série d'expériences sur la force, au moyen de laquelle les mordants et les matières colorantes se combinent avec la fibre, j'ai aussi fait quelques es-

sais sur la manière dont se comporte à la teinture le coton dissous dans l'oxyde de cuproammonium et précipité après une filtration.

La découverte très curieuse et qui recevra probablement des applications dans l'industrie de M. E. Schweizer, doit, dès à présent, attirer l'attention des chimistes, et voici le résumé d'un travail que j'ai entrepris à ce sujet. Le coton dissous et précipité de sa dissolution claire sous forme de gelée, s'empare aussi bien des mordants d'alun que de ceux d'étain; l'excès de ces mordants peut être enlevé par des lavages prolongés et des décantations, et le coton mordancé être introduit dans des solutions claires de matières colorantes. On a filtré des décoctions de quercitron, de campêche, une solution de cochenille ammoniacale, et on les a mises en contact, aux températures usitées en teinture pour ces matières, avec la gelée de coton mordancé. Toutes ces teintures ont parfaitement réussi, tant sous le rapport de l'intensité que sous celui de l'homogénéité. On peut donc tirer de ces essais cette conséquence que la structure de la fibre du coton n'entre pour rien dans la faculté de s'approprier les colorants, ce qui est en opposition avec quelques théories sur la teinture, entre autres celle de M. W. Grum.

Je me suis également assuré, par plusieurs expériences, que le coton tant mordancé que teint en diverses couleurs, ne résiste pas à l'agent de dissolution de M. Schweizer, mais qu'il se dissout en abandonnant le mordant et la matière colorante. C'est fait à aussi une certaine signification dans la théorie de la teinture. Il y a de l'importance en ce qu'il enlève toute probabilité à l'hypothèse de M. Runge, suivant laquelle la fibre colorée ou teinte consisterait en une combinaison chimique ternaire de la fibre, de la base du mordant et de la matière colorante, puisqu'on a admis que le coton dissous dans l'oxyde de cuproammonium est une fibre libre qui n'a éprouvé aucun changement chimique.

FAITS DIVERS.

— Une lettre écrite par un officier d'état-major fait la description suivante de la tempête qui est survenue pendant la bataille du 24 juin:

Vers six heures, les Autrichiens nous ont un peu échappé, à la faveur de l'ouragan le plus effroyable qui se puisse voir. — Il y avait beaucoup de poussière, ce qui nous était très commode pour suivre les mouvements de l'ennemi; mais tout à coup l'horizon s'est obscurci derrière un vent effroyable, et il nous est arrivé un nuage compact de poussière, poussé par un vent effroyable qui portait des cailloux gros comme des noisettes qui nous faisaient un mal du diable; on n'y voyait pas à trois pas. Il fallait se cramponner pour tenir à cheval; les arbres volaient en morceaux. De part et d'autre on dut cesser le combat.

C'était une scène pleine d'émotion; au milieu des cadavres qui couvraient le sol, entourés d'un nuage épais et rouge, on voyait les chevaux effrayés se cramponner sur leurs pieds et coucher leurs oreilles. Le canon avait cessé; on n'entendait que les hurlements de la tempête. Après est venue une pluie torrentielle poussée avec la même violence.

Au bout d'une demi-heure, la nature s'est calmée, mais le tonnerre éclatait avec un bruit effroyable; on commençait à revoir clair. Aussitôt l'artillerie a joint son fracas à celui de la foudre. C'était bien beau ce spectacle des hommes et de la nature confondant leur colère! Heureusement le vent allait au nez des Autrichiens; ils ont profité de ce coup de temps pour tourner les talons et courir au Mincio. Ils ont

Daniel se tut, sais d'une profonde émotion.

« Mais où est-il? A propos, lisons la lettre.

— Tu es donc à moi, à moi de nouveau! » dit Daniel en ployant le genou devant elle.

— Je suis à toi, mais il faut que tu te venges.

— Je le jure.

La princesse avait ouvert la lettre arrachée des mains de Cazal.

« Elle n'est pas de lui... cette écriture... »

— Est celle de Reuterholm. J'ai encore une autre lettre; mais voyons ce que contient celle-ci.

Il lut:

« Par suite de la résolution de Feldmans de partir pour une ville d'eaux de l'étranger, vous m'avez prié de livrer cet homme à votre discrétion... et j'en ai parlé au duc. Votre demande vous est accordée, à la condition que vous me garantissiez qu'il ne reviendra jamais en Suède. »

La lettre n'avait pour signature qu'une croix entre deux signes cabalistiques.

« Sa condition, dit Daniel, sera remplie. Par le Ciel! Feldmans m'appartient donc.

— Montre-moi l'autre lettre. »

On la déchacha; elle était de Litholf.

« Mon Dieu! s'écria Daniel, dès qu'il y eut jeté un coup d'œil.

— Qu'y a-t-il? Parle!

— Il nous fait ses adieux et me remercie de l'amitié que je lui ai témoignée.

— Que dis-tu!

— Il a pris un passeport pour l'étranger, et il est parti, quittant sa patrie pour toujours.

— Il faut que nous le suivions.

— Tu as raison; partons tout de suite.

— Je suis prête.

— Cazal!

Le vieux serviteur parut.

« Dans une heure nous quittons la Suède. Tiens-toi prêt.

— Je le serai. »

Cazal se retira.

« Laisse-moi lire la lettre, » reprit Anna.

Et, après l'avoir lue, elle ajouta:

« Tu me le rendras, Daniel; n'est-ce pas, Daniel, tu me le rendras? »

— Par le Ciel, je le promets!

— Et tu me vengeras?

— Je le jure!

— Et tu es à moi...? »

— Par l'enfer, je t'appartiens! »

X

DE LA NAPLES.

Une petite flottille, dont les voiles semblaient sommeiller, était à l'ancre devant la belle et pittoresque île de Capri, couronnée de bouquets d'oliviers et d'orangers, située à dix-huit milles environ de Naples.

C'était une division de la flotte anglaise qui surveillait les côtes de France sur une grande étendue. Elle prit lentement le large et disparut peu à peu de l'horizon; mais l'œil avait rencontré un nouvel objet, de moindre importance cependant, sur lequel il pouvait s'arrêter. Une chaloupe côtoyait Capri. Depuis longtemps déjà, elle paraissait comme un point noir sur la surface de l'eau, unie comme une glace, et elle prenait une direction opposée à celle de la flottille.

Un jeune homme était assis à la poupe, négligemment enveloppé dans un manteau qui cachait un uniforme rouge à parements noirs

Il était coiffé d'un tricorne peu élevé, garni d'une cocarde.

Cet uniforme et le pavillon britannique qui se balançait au-dessus de sa tête ne permettaient pas de douter qu'il ne fût détaché de la petite escadre.

En passant devant Capri, il examina, à l'aide d'une longue-vue, cette île entourée de rochers gigantesques et perpendiculaires, et qui n'est accessible que sur un seul point.

Mais, arrivé dans le golfe de Naples, il se leva et promena un regard enchanté sur les hauteurs couronnées de palais qui dominent cette belle ville.

Magnifique spectacle! d'un côté Portici, Herculanium et Pompéi; de l'autre, Pausilippe, Chiaja et Sazanare.

Notre voyageur jouissait avec volupté de l'aspect des beautés de la nature, et cependant un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

Des sons harmonieux vinrent alors frapper son oreille, sons légers et purs et variant sans cesse, tantôt d'une douceur ravissante, tantôt d'une saisissante énergie.

Il crut que l'on célébrait une fête, une joyeuse fête nationale, une fête pour la ville entière; mais il n'en était rien. La vie à Naples n'est qu'une succession de plaisirs, et chaque jour est un dimanche.

Longtemps il promena ses regards sur les innombrables barques d'où partait la musique.

Bientôt s'avança un petit yacht, plus grand que les autres embarcations. Ses hautes voiles festonnées avaient la tendre couleur d'une rose à peine épanouie, cette couleur charmante qui se rapproche de la pourpre. Une tente de la même nuance, avec des draperies relevées en festons et garnies de franges d'or, était dressée

sur la poupe. La proue était ornée d'un triton d'or tenant un instrument de musique en coquillages d'une main, et de l'autre un bâton qu'il tendait sur les vagues comme pour leur commander. Ce yacht, peint en blanc, avec des ornements d'or, brillait au soleil comme un petit astre, sur les vagues, où il se balançait, en filant avec la rapidité de l'éclair.

Une nombreuse et élégante société se tenait sous la fraîcheur de la tente.

Notre Anglais se crut un instant transporté au milieu d'un monde enchanté, tant la réalité avait de charme et de poésie.

Mais quelle surprise se peignit tout à coup sur son visage! Il relève vivement la tête, fronce le sourcil et braque sa longue-vue sur l'objet qui avait attiré son attention. Le pavillon suédois bleu et jaune flotte au haut d'un mât surmonté d'une couronne royale dorée. Son œil semble ne pouvoir s'en détacher.

Enfin il baisse sa longue-vue, il ôte son chapeau et salue le pavillon. Mais tout à coup le yacht tourne, pour mieux prendre le vent. En ce moment — moment des plus fugitifs — il aperçoit entre les draperies de la tente un ravissant visage de femme. Ce ne sont pas des yeux ardents de Napolitaine que les siens rencontrent, ce sont de limpides yeux bleus. Dans ce regard ne brille pas le ciel brûlant du Midi, mais les rayons du soleil du Nord, adoucis par la neige éternelle de montagnes gigantesques.

Après avoir suivi le yacht d'un regard anxieux, notre voyageur semble enfin revenir à lui.

Ses yeux lancent des flammes, ses joues s'animent, ses sourcils se froncent.

« Aux rames! dit-il. Les voiles au vent! Virez de bord! »

L'équipage exécute ces ordres.